

BOUCHAÏB BAHBOUHI    PATRICIA MANZANO

VAGUE DE CRIMES HAINEUX À  
VIRGINIA BEACH

*La dernière enquête du Lieutenant Rodriguez*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

MAGALI AUDRAIN	JÉRÔME GRIGNARD
DANIEL ALHINC	ADELINE MANZANO
AZIZA BAHBOUHI	GENEVIÈVE MANZANO
FATIHA BAHBOUHI	GUILLAUME MANZANO
HICHAME BAHBOUHI	LÉA MANZANO
KHADIJA BAHBOUHI	MARIANNE MANZANO
BRIGITTE FEDERSPIEL	MORGANE POMMIER
MONIQUE GIBBS	

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-455-2

Dépôt légal : janvier 2021

«...41 shots and we'll take that ride  
Across this bloody river to the other side  
41 shots my boots caked in mud  
We're baptized in these waters and in each other's blood...»  
Bruce Springsteen

41 coups de feu  
et nous prendrons ce trajet  
À travers cette rivière sanglante de l'autre côté  
41 coups,  
mes bottes couvertes de boue  
Nous sommes baptisés dans ces eaux et dans le sang de l'autre



*Samedi 31 octobre à 09,15 AM, Virginia Beach*

## **Des larmes de sang, des torrents de cendres**

Une sueur huileuse, âpre et piquante, suinte de ses aisselles, de la base de son cou, de ses tempes. La même qui fourmille le long de son échine. Une démangeaison insoutenable sur tout le corps. Il suffoque. Respire ! Ses yeux embués, rougis comme deux tisons brûlants. Fucking hell... Tant de monde déjà sur cette allée centrale ! Il n'en revient pas de toute cette agitation vaine et insensée.

*Putain ! N'auraient pas mieux à faire un samedi matin qu'à aller se bousculer pour remplir leur caddie !* Il se force à ne pas regarder, à ne pas rincer ses yeux, ne serait-ce que l'ombre d'un instant, sur l'enfant qui se blottit contre la jupe de sa mère, sur celui qui court tout joyeux vers l'entrée du magasin comme s'il entrait dans la caverne d'Ali-baba. L'enfant au manteau rouge, une couleur qui perce sa rétine. Il veut oublier le rouge. Le dos de Rozi Abbas qui marche devant lui à pas serrés et cadencés, c'est tout ce qu'il veut voir. Son champ de vision s'est rétréci en même temps que, de ses yeux larmoyants et brûlants, il n'aperçoit du réel qu'un brouillard perdu dans l'opacité. Il veut oublier le vertige nauséux qui menace de le plier en deux. La musique insipide sortie des haut-parleurs lui vrille les tympans. Les néons à la lumière blanche aveuglante agressent ses yeux endoloris.

*Après l'allée centrale, prendre celle du milieu entre les deux escalators menant au niveau supérieur, continuer vers l'allée C à droite, dépasser le fast-food et son enseigne écœurante « In-N-Out », tourner à la hauteur du magasin de fringues soi-disant « old fashion » Faherty.* Les stries bordeaux et blanches de la moquette épaisse lui donnent le haut-le-cœur, un pli barre le front de son visage luisant de sueur et pourtant d'une pâleur spectrale. Il fait un effort conscient pour ne penser à autre chose qu'à sa respiration dont il doit maîtriser le rythme à chaque seconde ; 1— j'inspire. 2— j'expire. Le seul moyen de ne pas dévier de l'objectif, de ne pas s'aventurer hors des limites de la raison, sur ce terrain terrifiant où l'angoisse et la panique le dévoreraient d'un seul coup de leurs langues de feu. Il n'y a pas de place pour la panique, tout est sous contrôle. Il mobilise tout son corps pour avancer, pour suivre Rozi qui le précède de peu. La lanière de cuir du sac bourré d'explosifs qu'il tient serré contre son flanc lui lacère l'épaule.

Pour un peu, pour un poil, il aurait tout arrêté, aurait pris ses jambes à son cou, aurait planté là son acolyte, son mentor depuis un an, son seul véritable ami. « Pense à ça mon frère, nous allons débarrasser cette putain de terre de ces parasites bedonnants, tu vas voir ! Ces hyènes qui se nourrissent de notre sang ! Pas le moment de flancher, pense à ta mère qui s'est tuée à la tâche, humiliée toute sa vie de pauvre... Pense à ce qui t'est arrivé, balancé comme une vieille merde, rappelle-toi... ». Oui, il se rappelle les paroles de Rozi, son compagnon de galère, jetées à son visage comme un crachat, il se rappelle son aboiement hystérique, sa voix de fausset, ses yeux fous injectés de sang. Il se rappelle oui, c'était juste au sortir des toilettes, il y a dix minutes. Une éternité. Ils venaient tous les deux de se lester de leur cargaison mortelle. Non, il ne peut pas reculer, ni même essuyer les gouttelettes de transpiration qui dégoulinent là juste sous le bonnet de jersey fin qui couvre à peine son casque audio, des gouttes qui vont courir sur son front, dévaler sa pente aiguë, sillonner la courbure des paupières et s'arrêter à la frange des cils. Peut-être lui brouilleront-elles encore un peu plus la vue. L'espoir insensé de sortir du cauchemar et de se retrouver dans sa chambre d'adolescent au plafond lézardé, les lés de la tapisserie jaune défraîchi qui se détachent et gondolent par endroits. Il n'aurait pas eu pire cauchemar de sa vie, même comparé à ceux qui, enfant, le tenaient haletant au réveil et incapable de se rendormir, même ceux pour lesquels il avait élaboré une stratégie de réveil forcé car il paraît que l'on peut contrôler ses rêves avec un peu de technique et d'entraînement. Mais la réalité est pire que le pire des cauchemars. Cette vérité, soudain, le frappe de plein fouet comme une gifle lancée à la volée par une main à la poigne d'acier.

La progression vers la cible est pénible, bien plus qu'il ne l'avait imaginée, bien qu'ils aient anticipé le moindre détail de l'opération. Il lui semble que le temps a du mal à défiler, un temps contraint, sous pression. Les minutes et les secondes s'échappent par à-coups, irrégulières, précipitées, au lieu de glisser en un courant fluide et constant. Dans l'arrière-gorge, un goût de fiel, sa langue comme une chose morte, épaisse et crayeuse, ses lèvres si sèches que la simple pensée de devoir les mouvoir est douloureuse.

Ah ! S'il avait pu, juste à l'instant, les tremper dans un simple verre d'eau ! Même cette faveur lui est refusée, à lui, le condamné qui n'aura eu droit à aucune ultime consolation. Il ne mérite pas de vivre, c'est ce que le monde n'a cessé de lui dire, depuis toujours. D'abord son père honni qui, dans ses accès de fureur, lui balançait à la figure que « Bon dieu, il n'en avait jamais voulu de chiard, et certainement pas d'un comme lui... » son père haï, ce lâche qui les avait laissés sur la paille, sa mère et lui, en se débinant sans plus jamais donner de nouvelles. Disparu corps et biens. Comme sa mère d'ailleurs, il y a trois mois, morte de désespoir et de fatigue. Un cancer soi-disant, foutus médecins !

Le monde lui a tourné le dos. Alors ce monde d'hypocrites et de menteurs va payer. C'est sa sentence. Un pouvoir que, lui et Rozi, se seront octroyé, par la seule force de leur esprit, par la seule force de leur volonté.

Sa vie n'aura pas été tout à fait vaine. L'étincelle jubilatoire qui, à cette perspective vertigineuse et terrible, les maintenait, lui et son complice, éveillés jusqu'à l'aube des semaines durant, les exhortant à aller jusqu'au bout de leur « mission purificatrice » (c'est ainsi qu'ils considéraient le crime effroyable qu'ils s'apprêtaient à commettre), qui les a fait se lever ce matin même aux aurores, s'est pourtant évanouie dans les affres d'un malaise physique indéchiffrable. Pour un peu, il hurlerait de toute sa rage contenue, il viderait ses poumons dans un cri effroyable : malade comme un chien juste avant de mourir ! Et pourtant, dans quelques heures, il sera aussi célèbre que conspué et haï. Lui et Rozi, des réprouvés, méprisés toute leur vie et après leur mort. Ils auront enfin droit à une parcelle d'éternité. Il a une grimace de dégoût ; si au moins il y avait une justice dans ce monde de pourris, c'est à des gens comme lui et Rozi Abbas que ce dernier le devrait. La justice des vaincus...

Il vient de se connecter à son smartphone. C'est son compagnon, à deux pas devant lui, qui lui a donné le signal d'un geste de la main comme il était convenu. Il est sur les ondes, branché sur l'écoute du morceau musical qui dure le temps du trajet jusqu'à l'explosion. Sept minutes. Qu'y a-t-il au-delà de cet enfer qu'on appelle la vie ? Cela ne peut pas être pire de toute façon ! Il a fait le signe en retour pour dire que tout est comme sur des roulettes... Le temps s'accélère soudain, comme le rythme de son cœur, comme le tremblement de ses membres qu'il ne peut qu'à grand-peine réprimer. Il faut avancer. Sept minutes, une éternité ! Et ensuite : BoumboumboumboumBoum... La musique explose dans ses oreilles. La musique est son repère, la musique est son dernier havre avant que tout n'éclate. Dans six minutes ! Dans ses oreilles, les paroles de la chanson marquent le rythme sur le même tempo que le marteau qui cogne derrière ses tempes... Un rythme qui lui apporte un soulagement momentané. Se fondre dans la musique jusqu'à disparaître. Oublier la douleur aiguë dans son ventre et embrasser la mort au moment de la note finale. Voilà comment il a choisi de tirer sa révérence. Son dernier souffle mélangé au chant funèbre et, comme lui, libérateur. Tout a été prévu, au détail près. Les doses de benzédrine dissoutes dans le café serré de la matinée et le sniff de cocaïne de tout à l'heure font leur effet. Partout tout autour, une réalité brouillée, irréaliste, évanescence et pourtant terriblement angoissante. La scène se déroule dans un brouillard oppressant dans lequel il craint de perdre le souffle à chaque instant. Les gens ?... Des figurants obéissants et anonymes de son scénario écrit à l'avance. Il se force à prendre une longue inspiration. 1— *j'inspire*. 2— *j'expire*. *Oui ! La panique c'est pour demain et pour tout de suite... Le rodéo !* À cette idée d'un comique absurde, il a un ricanement sourd. Oui, il lui suffit de ne pas penser et d'avancer dans cette brume épaisse et aveuglante qui s'appelle la réalité. Une réalité implacable, cruelle et incompréhensible comme l'a été toute sa vie. Une réalité stupide, sa pauvre vie de vingt-six ans qui partira en miettes dans quelques instants, dans un feu d'artifice sanglant. À deux pas devant lui, le dos de Rozi qu'il n'a pas lâché des yeux. Un dos qui lui paraît étrangement voûté alors

qu'avant – avant le jour J – il lui paraissait large et bien dessiné. Cette carrure d'athlète qu'il avait souvent enviée à son ami ! Dans le mauvais film qui se déroule sous ses yeux brûlants de larmes, ils avancent tous les deux comme deux zombies, à peine si les gens les remarquent tout occupés à leurs achats, le regard brillant de convoitise, salivant devant les devantures.

Au bout de ce couloir, c'est là qu'aura lieu la déflagration. Dans deux minutes ! Des images défilent dans son crâne douloureux, à toute vitesse. Son cœur cogne contre sa cage thoracique. Des images valsent derrière ses paupières endolories. Un flot d'images. Et le souvenir du jour de ses six ans s'impose à lui dans une clarté et précision étonnante. Un souvenir qui aveugle ses sens comme si, égaré dans un long tunnel obscur, il parvenait brusquement à la lumière. Serré contre son père d'un côté et sa mère de l'autre, il se revoit, petit bonhomme insouciant, hurlant de rire et de peur feinte en haut d'un manège tournoyant du Bush Gardens à Williamsburg. À ce moment-là, le vertige était délicieux, était pur plaisir, confondu au sentiment de sécurité et de paix né du contact avec les corps solides et chauds de ses parents. Une trêve dans leur vie de couple qui partait déjà à vau-l'eau, une détente inattendue comme une brise légère et fraîche succéderait à une canicule asphyxiante. *Se pouvait-il qu'il ait jamais vécu ce moment-là ? Était-ce bien lui, Hamza Khan, assis rouge de plaisir entre ces deux adultes heureux de lui tenir la main ?*

La tristesse et le désespoir le submergent. Il chancelle sous le poids du fardeau mortel. Le vertige abyssal qui lui cisaille les jambes. Son cœur bat la chamade, son corps s'est liquéfié. Un tremblement nerveux, irrépressible, agite ses membres jusqu'aux extrémités. Pendant un court laps de temps, le visage émacié de sa mère et ses yeux gris délavés par le malheur, lui apparaissent dans toute leur crudité. Quinze ans après ce jour lumineux dans le Bush Gardens, sa mère était déjà une vieille femme brisée aux rides creusées par la résignation. Son visage flétri là tout près, celui qu'il lui connaissait aux dernières années de sa vie, l'implore « NON, ne fais pas ça... » et son cœur se contracte en un spasme de tristesse indicible. Une bile épaisse lui remonte de l'œsophage. De sa gorge sèche, sort un pauvre râle. Il veut crier. D'ailleurs, il crie d'une voix qu'il aurait voulue puissante mais qui n'est qu'un pauvre râle étranglé : « Putain ! Qu'est-ce que vous foutez tous ici, barrez-vous, nom de D... ». Les magasins alentour n'ont pas désempilé malgré l'heure matinale. Il jette un regard éperdu à son compagnon, des badauds le regardent l'air ahuri... J'avais pas ! Tant de monde encore, pourtant... Son dernier regard a croisé les yeux révoltés, malades de terreur de Abbas. Il n'a pas eu le temps de voir son corps déchiqueté sous l'impact de l'explosion comme il n'a pas eu le temps de voir, derrière cendres et poussières asphyxiantes, les corps déchiquetés des clients de l'hypercentre commercial avenue Princess Anne, une des plus belles avenues du centre-ville de Virginia Beach, s'écraser en lambeaux sanguinolents, sur ce qui était l'instant d'avant une belle moquette aux motifs géométriques et qui était devenue en un rien de temps une



bouillie de sang, de chairs et de viscères éparpillés, une marée de débris d'os, de verre et de métal.

Seul le long cri d'effroi et de douleur indicible sorti de son tréfonds – un cri terrible qui rejoignit le cœur funeste des hurlements de terreur et des appels implorants et désespérés – aura traversé, le temps du souffle maudit, ses tympans et le nerf auditif jusqu'à son cerveau avant que ce dernier n'éclate à son tour et que tout soit enseveli sous les gravats. La lourde porte close en bois de teck verni devant laquelle les deux acolytes avaient fini leur course hallucinée était pulvérisée, tout comme le bureau qu'elle abritait et les deux personnes qui l'occupaient. Après que tout soit fini, le silence. Plus lourd que les décombres fumants de l'enfer.



15 novembre, début d'après-midi, Virginia Beach

## Un attentat perpétré par deux Américains d'origine pakistanaise fait 48 morts et 150 blessés à Virginia Beach

« *Get the hell out of here... Go back to your fucking homeland!*... »

D'abord un beuglement rageur le fait sursauter. Ensuite, la charge de haine qu'il contient l'atteint comme un uppercut au creux de l'abdomen. Waseem Abdul Shakoor crispe instinctivement ses phalanges sur son volant. Deux longues files de voitures jouent du coude à coude sur plusieurs kilomètres et quand il tourne la tête vers l'endroit d'où lui est parvenue l'agression, il avise deux individus dans une guimbarde toutes vitres ouvertes qui le fixent méchamment. Il ne bronche pas, seulement son regard sombre qui se fiche droit dans les yeux fiévreux de ses vis-à-vis. Deux paires d'yeux provenant de deux figures grimaçantes déformées par une rage qui dégouline en ondes malpropres autour de carcasses engraisées par la bière et le corned-beef de mauvaise qualité. Des yeux proches du porcine donc, au milieu de visages déformés par un rictus débile.

« **Get the hell out of here...** meuglent-ils à l'adresse de Waseem, une fois encore... **Go back to your fucking homeland...** »

Il ne prend pas la peine de répliquer, même pas celle d'esquisser un sourire de mépris pour toute réponse. Seules ses épaules ont imperceptiblement bougé. Un réflexe. À peine son regard a-t-il effleuré le leur... Pas plus de temps qu'il n'en faut pour imprimer dans son cortex les caractéristiques physiques tristement banales : le type européen, une corpulence au-dessus d'une moyenne qui ne cesse d'ailleurs d'augmenter depuis des décennies aux États-Unis, des tatouages partout sur les avant-bras, la mise plutôt débraillée.

*Ce n'est pas la première fois et ce ne sera sans doute pas la dernière,* maugrée le professeur, une fois éloignée la voiture des énergumènes. La route est maintenant dégagée. Il est content de rentrer chez lui dans son appartement lumineux localisé dans un immeuble de bon standing, entre Virginia Beach Boulevard et l'estuaire. Il a été plusieurs fois la cible d'attaque verbale.

---

1 Casse-toi d'ici, putain ! Retourne d'où tu viens.